

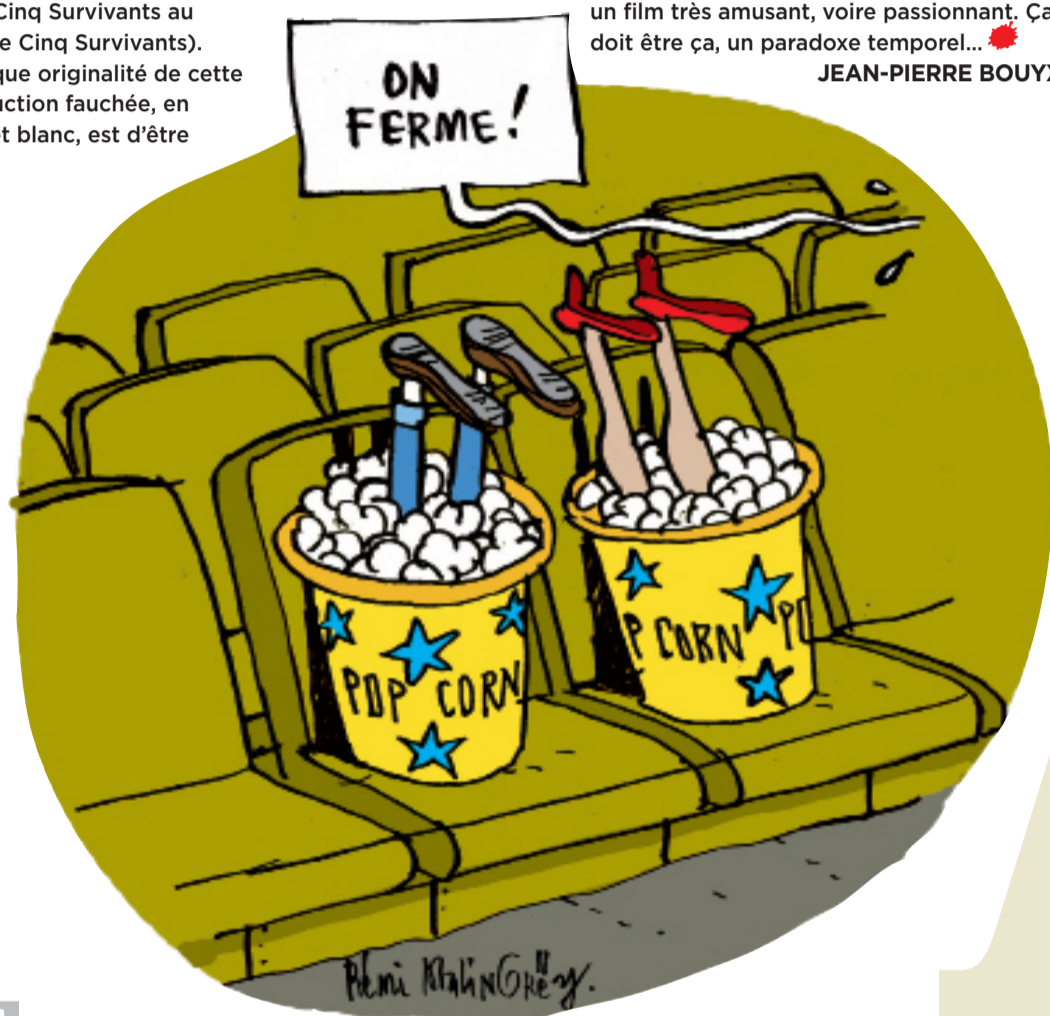
dvd

QUATRE HOMMES ET UNE FEMME

Certains films, acclamés à leur sortie, sont considérés avec une quasi-unanimité, quelques années plus tard, comme des couillonnades. D'autres, d'abord méprisés, deviennent peu à peu des œuvres cultes. Et puis il y a ceux, innombrables, dont le temps se contente d'enterrer les défauts et les qualités, mais en les remodelant de telle sorte qu'il devient ardu de les différencier. C'est le cas de *Five*, une réalisation d'Arch Oboler (ancien auteur de radio et futur spécialiste - médiocre - du cinéma en 3-D), datant de 1951, qu'Artus Films édite en DVD sous son titre français d'époque, légèrement modifié (Les Cinq Survivants au lieu de Cinq Survivants). L'unique originalité de cette production fauchée, en noir et blanc, est d'être

le premier long-métrage de SF post-nucléaire : les protagonistes, quatre hommes et une femme, sont les rescapés d'un conflit atomique. L'intrigue multiplie les invraisemblances (ainsi, la nature reste-t-elle luxuriante alors que la radioactivité est censée l'avoir anéantie), et le moralisme emphatique des dialogues souligne la platitude et la laideur de la mise en scène. Bref : tout, dans le film, continue de justifier l'exécution sans appel que nous en fîmes jadis. Et je n'en suis que plus à l'aise pour vous révéler la seule chose qui importe finalement : vu ou revu aujourd'hui, avec soixante-sept ans de recul, *Five* est, malgré (ou grâce à) son ingénuité balourde, un film très amusant, voire passionnant. Ça doit être ça, un paradoxe temporel...

JEAN-PIERRE BOUYXOU



film

LÉGENDE SUISSE ET ALCOOLO PARALYTIQUE DE GÉNIE

Jean Ziegler est une icône certes contestée mais incontestable chez nos amis helvètes, mais aussi au sein de la gauche de la gauche mondiale, pour qui le sociologue genevois fut une inspiration. Jeune militant, il se vit confier par le Che lui-même la mission de semer des germes révolutionnaires au cœur d'un pays où elles ne semblaient ne pas pouvoir éclore. Il se fit connaître par sa bataille acharnée contre le secret bancaire, spécialité suisse aussi répandue que la syphilis dans le bas clergé. Mais il est surtout celui qui, rapporteur de l'Onu, lutta avec acharnement contre la faim dans le monde, pour lequel il accusa les multinationales de spéculer sur ce fléau. Le cinéaste Nicolas Wadimoff fut l'élève de Ziegler. Son portrait interroge aussi ses parts d'ombre, son obstination à défendre Cuba, et interroge, à la veille des commémorations de Mai 68, ce que nous avons fait des utopies révolutionnaires. Ne loupez pas le dernier bijou de Gus Van Sant, portrait de John Callahan, caricaturiste au début des années 80, devenu tétraplégique après un accident sous grosse alcoolémie. Un mec génialement infréquentable, un handicapé sexuellement et politiquement incorrect magnifiquement incarné par Joaquim Phoenix.

JEAN-JACQUES RUE

Jean Ziegler, *l'optimisme de la volonté*, de Nicolas Wadimoff, en salles le 18 avril.
Don't worry, he won't get far on foot, de Gus Van Sant, en salles le 4 avril.

DU MITARD À LA SCÈNE

Quatre hommes qui ont passé de longues années en prison et la compagne de l'un d'eux, racontent des fragments de leurs vies pour une pièce de théâtre mise en scène par Didier Ruiz. Stéphane Mercurio les a filmés pendant la préparation.

La pièce était extraordinaire, le film l'est tout autant, dans un autre registre : il y a les paroles brutes qui décrivent des vies brisées mais aussi les liens qui se tissent entre eux, avec le metteur en scène, les hésitations, les pudeurs...

Alain commence à raconter. La boule à zéro, le plus souvent coiffé d'un bonnet quand il n'est pas sur scène, il est le plus introverti des quatre. Tout en muscles, toujours sur la réserve, il semble définitivement fâché avec les mots. Didier Ruiz arrive à le mettre en confiance. Il se lance. En prison, il apprend par la radio la mort de son fils de 15 ans, tué lors d'un cambriolage. L'administration pénitentiaire refuse qu'il se rende à son enterrement. Les mots arrivent, chargés d'une incroyable intensité. À défaut de pouvoir se rendre sur la tombe de son fils, il fabrique un petit cadre pour y placer sa photo. Quelques mois après, l'administration accepte qu'il se rende au cimetière, fermé au public pour l'occasion. Une dizaine de gendarmes l'accompagnent. Il a les pieds et les bras entravés. Il ne souhaite qu'une seule chose : pouvoir déposer lui-même la photo sur la tombe. Mais on ne lui libère pas les mains. Un gendarme lui prend le petit cadre et le dépose sur la sépulture. À ce moment, les mots se perdent dans l'émotion, Alain craque. Didier Ruiz interrompt la répétition, lui parle, lui rappelle que c'est bien là l'objet de la pièce : raconter ces violences inutiles.

Stéphane Mercurio suit le quotidien du groupe qui devient une petite « troupe », où, au fur et à mesure, se nouent complicité et confiance entre les personnages. Des instants de gaieté comme l'anniversaire du plus âgé, Dédé, ses 73 ans dont 35 en prison. « Mon plus bel anniversaire », dit-il. Des moments a priori anodins comme cet atelier d'expression corporelle. Tout semble bien se passer jusqu'à cet exercice où ils doivent se toucher l'épaule. Là, on entend Éric dire : « Je ne peux pas ! Je ne peux pas être touché ! » Depuis le début du film, Éric nous raconte des épisodes de ses dix-neuf ans d'incarcération dont une scène à peine audible : on refuse de lui soigner ses dents. Alors il va lui-même les arracher avec une fourchette et un canif à bout rond, presque toutes, une à une. Il le raconte avec une dignité saisissante. On croit, treize ans après sa sortie, qu'il a pris, tant que possible, de la distance. Mais, « être touché », il ne peut pas : « En détention, on n'est touché que par la violence ou par les surveillants. » L'ultime séquelle.

Formidable huis-clos, le film nous plonge dans l'univers carcéral, tel que rarement raconté dans sa violence et son absurdité. Il nous permet aussi de suivre une bouleversante aventure humaine où les regards se croisent pour captiver le nôtre.

JEAN TINKER

*Après l'ombre, en salles.

littérature

ŒDIPE CHEZ LES MISÉREUX

C'est ce qu'il convient d'appeler un choc littéraire. Et les éditeurs qui se targuent d'avoir scruté la littérature populaire américaine – dont l'auteur de ces lignes – peuvent à juste titre se lamenter de ne pas avoir repéré à temps Earl Thomson (1931-1978).

Un Jardin de sable a été publié en 1970 et il a fallu attendre 2018 et Monsieur Toussaint Louverture pour pouvoir le lire en français.

Pourtant le roman est de ceux dont la lecture vous laisse sur le flanc, de ceux qui vous font penser à d'autres chefs d'œuvres : le Zola de L'Assommoir et de La Terre pour cette description totalement impudique de la misère et de ce qu'elle pousse les hommes à faire ; les romans d'Erskine Caldwell, chante inégalé des petits Blancs d'Amérique, ces white trash qui, à force de courir après le rêve américain, en sont devenus le cauchemar. On pourrait définir Un Jardin de sable comme une épopée de la misère. Son héros, Jacky, est orphelin de père, et sa mère, Miss Wichita 1932, l'abandonne au profit d'une course effrénée contre le temps. Entre deux hommes, elle passe voir

son fils et l'aide à développer un Œdipe monstrueux qui se terminera par un inceste qui, comme il se doit, parachèvera la déchéance de la mère et ébranlera sérieusement la psyché du même de 11 ans. C'est peu dire que le roman est violent, cru, à la fois drôle et insoutenable. Drôle quand il raconte la période misérable mais « heureuse » de Jacky, élevé dans un Kansas ravagé par la crise de 29 par des grands-parents qui l'aiment. Insoutenable quand le gosse finit par suivre sa mère et son alcoolique de « mari » dans leur longue dérive à travers un pays où le capitalisme continue à faire le ménage. Un Jardin de sable est le premier tome d'une trilogie. C'est peu dire que l'on attend la suite.

PATRICK RAYNAL

Un Jardin de sable d'Earl Thomson. Éd. Monsieur Toussaint Louverture. Traduit de l'anglais par Jean-Charles Khalifa.



“DÉPOUILLE LE BOURGEOIS, CE CYNIQUE VOLEUR” (LÉON PÉLISSARD, 1905)

Il était introuvable déjà à sa parution (1898). Le voilà audacieusement réédité sous le titre *Lueurs économiques*, son premier titre étant toujours impensable aujourd'hui.

Il valait mieux en effet que les pourtant héroïques éditions de la Pigne orchestrées par Jean-Marc Delpuch, le biographe du cambrioleur justicier Marius Jacob, ne reprennent pas tel quel le titre provocateur initial de *Lueurs économiques* : Quand égorgerons-nous enfin ? D'autant moins que le pamphlet séditionnaire corsé à la Darien-Déjacque-Libertad en question torché par l'illégaliste catalan Jacques Sautarel n'est pas tout à fait un appel ravacholesque littéral à l'égorgement des crapules patronales. Il propose certes d'en finir avec « les grandes bourriques de la caste dominante », de « précipiter à la prochaine Commune dans la chaudière les gens de

robe, de guerre, d'administration », de régler son compte à la propriété privée en incendiant toutes « les paperasses notariées ». Mais l'objectif des légendaires « travailleurs de la nuit » anarchistes de la Belle Époque ne détrossant que les pleins-de-truffes dont faisait partie le compère Sautarel s'avère avant tout poétique : c'est de substituer à « l'Évangile de la Sainte-Autorité » et du Saint-Accaparement la libre association, le travail attrayant à la Fourier, la « puissante solidarité », « l'abondance harmonique ». C'est de proclamer que mieux que jamais tout est à tous.

NOËL GODIN

Lueurs économiques de Jacques Sautarel, Léon Péliissard, Jean-Marc Delpuch, uniquement par correspondance : Les Éditions de La Pigne, 21 rue Yvan Goll, 88100 Saint Dié. editionslapigne@gmail.com

REBELS REBELS

L'autre fois, je regardais un type faire une reprise d'Hendrix avec une machine à écrire, quelques couteaux, des boîtes de chips et une raquette de tennis bricolée, et prendre pour micro un de ces vieux téléphones gris. C'était fait comme ça, entre amis, un dimanche dans un parc. Il y a dans cette interprétation une inventivité, une maîtrise, une urgence qui me met de bon poil. (à voir sur www.youtube.com/watch?v=-lxHM3qsYW8)

1. CENTAUR DESIRE

J.C. SATÀN

(Born Bad Records)
Bon ben voilà, les J.C. Satàn (en plus d'avoir un des meilleurs noms de groupe de rock) prouvent avec ce cinquième disque que tout est remodelable. Oui, c'est aussi furieux et rude que sur leur précédente galette mais les passages de la lenteur évaporeuse aux riffs soniques se font dans une fluidité maîtrisée. Oui, les compositions ont pris une envolée qui ferait du bien à un paquet de groupes ricains, par exemple, qui jouent plus haut que leur cul. On écoute fort et en boucle.

2. ORQUESTA AKOKÁN

ORQUESTA AKOKÁN

(Daptone)
Le label Daptone avait remis la soul à l'honneur avec Sharon Jones et Charles Bradley. Il avait fait une plongée du côté de Cuba avec un disque qui rappellerait aux amateurs du genre les meilleurs moments du label Fania. Enregistré dans les mythiques studios Areito à La Havane, conduit par José « Pepito » Gómez, du mambo bien énervé avec l'énergie de La Havane mixé à la sauce new-yorkaise. Akokán est un mot yoruba utilisé à Cuba signifiant « du fond du cœur ». Dont acte.

3. JETLAGGER

BETTE SMITH

(Big Legal Mess / Fat Possum / The Orchard)

Issue d'une famille où la soul était encore la musique du diable, Bette Smith a juré à son frère mourant de finir par gagner la liberté de chanter. Repérée lors d'une fête de voisins à Brooklyn, elle va finir par enregistrer son premier disque avec Jimbo Mathus, un producteur du Mississippi qui la faisait travailler à la fois sur des

reprises et des originaux composés par elle. Ce disque enregistré dans les conditions du live fait parfois penser aux débuts d'Etta James. Une sorte de revanche comme on aimerait en entendre plus souvent.

4. KOMSA GAYAR

LINDIGO

(Hélico/L'autre distribution)
Sur l'île de La Réunion, si le maloya a été une musique de rébellion interdite à la fin des années 50 par l'État français, elle a perduré et a évolué vers d'autres directions. Lindigo a été un de ses rénovateurs : 800 concerts dans les pattes, six albums sous le coude ; on peut dire que le gaillard a fait résonner sa musique sur tous les continents. Coproduit par les fondus de Skip and Die, enregistré à Cuba, Komsa Gayar réveille les morts.

5. ALL THE RAGE

IAN SIEGAL

(Dixiefrog)

Ce gars vient de Portsmouth en Angleterre, un pays où le blues a souvent trouvé refuge (c'était vrai au début des années 60 et ça l'est encore aujourd'hui). Siegal joue un blues électrique – on entend qu'il admire sévèrement Buddy Guy – enregistré à Amsterdam avec un groupe de jeunes pas manchots, avec qui il tourne depuis quatre ans. All The Rage fait dans le rugueux. Reconnu dans la perfide Albion comme un des futurs masters du blues, Siegal avait fait aussi une incursion en France avec l'ONJ pour un spectacle sur Billie Holiday. On s'en souvient, c'est bon signe.

6. L'AVANT-GARDE

1888-1970

VARIOUS ARTISTS

(Frémaux & Associés)

45 titres ne vous feront pas faire le tour des musiques expérimentales ou savantes. Ce n'est pas le but du jeu d'ailleurs mais, par contre, c'est une plongée jouissante dans tout ce que les freaks du son, génies oubliés du boucan, ont réussi à mettre en harmonie. Du jazz à Sun Ra en passant par Boulez et quelques classiques. Ce monde de précurseurs nous plonge dans un vortex musical où l'on prend le tourniquet sans s'arrêter.



Portée de chats *siné*

Vous pouvez écouter des titres de cette playlist sur notre site : www.sinemensuel.com